Dictionnaire de l'Art Dramatique à l'usage des artistes et des gens du monde par Charles De Bussy (1866)

A.B.C DAIRE

ACCESSOIRE. Ce qui accompagne une chose principale. Nom donné à ce qui n'est pas forcément lié à une œuvre dramatique, mais qui y sert d'accompagnement, et qui, sans être absolument indispensable à la représentation, tend beaucoup à l'embellir. Les meubles, les armes, les poulets en carton, les pâtés en bois, les bouteilles pleine d'eau en guise de champagne, etc., etc., sont des accessoires.

ACTEUR. (Du verbe latin *agere*, agir, qui agit).
Aujourd'hui, ce mot ne s'applique qu'aux personnes qui montent sur le théâtre pour concourir à la représentation d'une œuvre scénique. C'est le nom générique donné par le public à cette profession, depuis le premier tragique jusqu'aux modestes comparses. On dit aussi artiste dramatique. Dans l'art théâtral, les noms d'acteur, et de comédien, ne sont pas synonymes comme ils le sont dans la langue vulgaire : l'acteur ne sait jouer que certains rôles ; le comédien doit les jouer tous : c'est en ce sens là qu'il y a parmi les savants, les beaux esprits, les habiles artistes, de très bons acteurs en chaque genre et point de comédien ; il faut leur choisir le rôle qui leur est propre, si l'on veut qu'ils réussissent. Le comédien, suivant Jean-Jacques Rousseau, est celui qui oublie sa propre place à force de prendre celle d'autrui ; il feint les passions qu'il n'a pas.
Nous avons eu et nous avons, aujourd'hui, de grands acteurs ; nous en aurons sans doute encore, mais nous avons eu peu de grands comédiens, et c'est peut-être parce qu'on attache trop en France l'idée d'extraordinaire à la réunion de plusieurs talents dans le même homme. Elle n'est si rare que parce qu'il y a un préjugé qui la fait regarder comme impossible.

AGRAFFER ou ATTRAPER. Siffler, huer un acteur. On dit qu'un acteur a été agraffé ou attrapé, quand le public a donné des marques visibles de son antipathie pour lui.

AISANCE. Facilité, liberté d'esprit et de corps. Il ne faut pas pousser l'aisance jusqu'à jouer avec le public ; ce qui fait oublier aux acteurs de jouer avec leurs interlocuteurs. Les acteurs en France ont généralement de la grâce et de la dignité ; mais tous n'apportent pas assez d'aisance sur le théâtre. Leurs gestes, leurs pas, leur air et leurs attitudes sentent la répétition et rappellent constamment l'anecdote, du danseur Gardel, qui cria à un prince qui tuait une princesse : — Que vous tuez mal, tuez donc avec grâce ! »
On pourrait ajouter que beaucoup d'acteurs, en effet, semblent venir se placer sur le théâtre à un endroit marqué d'avance.

AMATEUR. (Du latin *amator*). Celui qui aime les beaux-arts et même en pratique quelqu'un sans en faire profession. On joue la comédie en amateur, lorsque sans être acteur, on se livre à la pratique de l'art dramatique. — Au féminin, on dit une femme amateur.

(à suivre...)

Les rendez-vous de la mousson du 23 août 2011

/// 18h – Inauguration de la Mousson d'été 2011
et Vernissage de l'exposition
Portraits d'auteurs en Mousson d'été 2010.
réalisation Éric Didym et Catherine De Rosa
➲ Bar des écritures

/// 18h30- Lecture
Contre l'amour
De Esteve Soler (Catalogne)
Texte français de Alice Desnoyer
Dirigée par Michel Didym
➲ Bar des écritures

/// 20h45 - Lecture
Oussama ce héros
De Dennis Kelly (Royaume Uni)
Texte français de Philippe Le Moine et Patrick Lerch
Mise en onde Alexandre Planck
➲ Amphithéâtre

/// 22h30 - Lecture
Contre les acteurs du théâtre contemporain
De et par David Lescot
➲ Chapiteau

/// 00h – DJ Set
On vous passera des disques
➲ Chapiteau

Retrouvez la Mousson d'été
et Temporairement contemporain sur Internet

www.meec.org

La meéc – la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Pays de Pont-à-Mousson et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

En partenariat avec le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy Lorraine, la Maison Antoine Vitez, l'Université Paul Verlaine – Metz, l'Université Nancy 2 (UFR de lettres et le Théâtre Universitaire de Nancy), Scènes et Territoires en Lorraine, Scène Action et la Librairie Geronimo – Metz

MPM Audiolight est le partenaire technique de la Mousson d'été









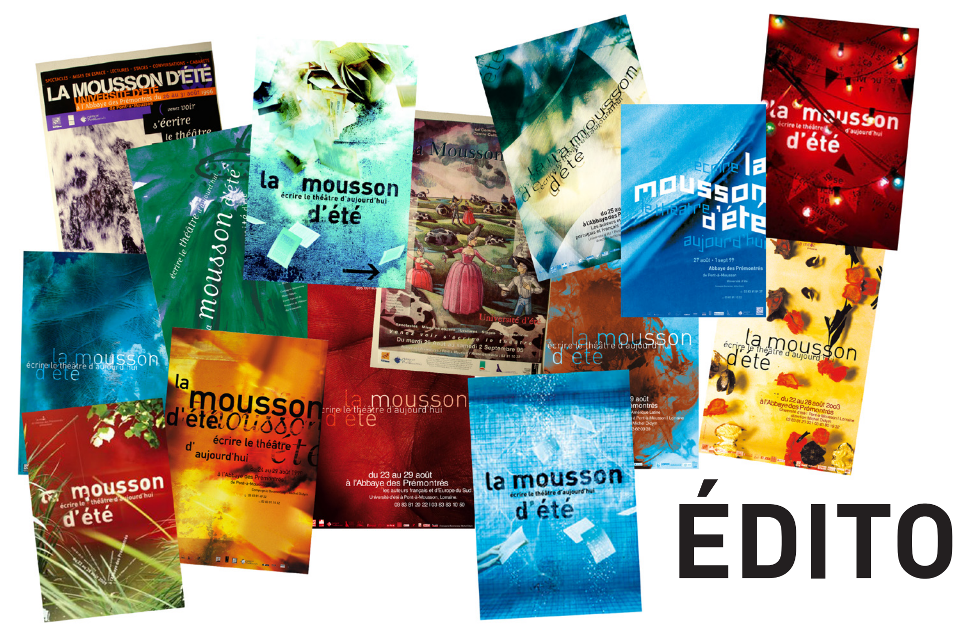




Sibylle Berg - Aziz Chouaki - Marie Clements - Joseph Danan - Marie Dilasser - Thibault Fayner - Claudine Galea - Marius Ivaskevicius - Denis Kelly - Catherine Leger - David Lescot - Rasmus Lindberg - Yannis Mavritsakis - Gregory S. Moss - Magali Mougel Erwin Motor - Nathalie Quintane - Adam Rapp Esteve Soler - Gérard Watkins

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le Journal de la Mousson d'Été
Mardi 23 août 2011



ÉDITO

Depuis seize ans, les écritures théâtrales contemporaines ont trouvé à Pont-à-Mousson, en Lorraine, une terre d'accueil extrêmement généreuse.
Ce pays réputé froid et taiseux a toujours été une terre de passage. Traversé par le souffle des centaines d'auteurs et de comédiens qui sont passés par la Mousson d'été, il s'est révélé curieux, audacieux et réactif.
Notre ambitieux pari est de jouer un rôle dans le développement de la région, au-delà même de son seul épanouissement artistique. En nous engageant entièrement dans ce soutien aux écritures, aux auteurs, et à tout ce qui permet au théâtre contemporain d'exister, de faire circuler ses idées et sa poésie, nous pouvons prétendre, à notre échelle, à la construction de l'avenir...

Les résultats sont aujourd'hui à la hauteur de nos ambitions : les pièces découvertes à la Mousson et qui sont devenues spectacles,
la ville de Pont-à-Mousson, devenue symbole et emblème des écritures contemporaines dans le monde du théâtre,
la dimension internationale du Festival, son rayonnement et ses prolongements à l'étranger,
le succès sans cesse grandissant de l'Université d'été...
Tout cela nous pousse à nourrir plus d'ambition encore.

Le théâtre touche à la profondeur de l'âme humaine. Il est un carrefour où habitants du nord ou de l'est de l'Europe rencontrent les cultures méditerranéennes, sud-américaines, asiatiques. Et ces histoires d'Amérindiens, de Lituaniens, de Britanniques, de Catalans, d'Algériens, de Grecs, deviennent, le temps d'un été, des histoires lorraines.
Défendre l'écriture, comme la pratiquer, est une aventure de longue haleine. Écrire exige maturation, engagement, recul. Du temps et de la fidélité. Le mystère du surgissement de l'écriture demande une attention têtue et pugnace.

La Mousson d'été est un laboratoire.
C'est le lieu des découvertes, des expériences, des recherches, de l'imagination créatrice. Après ce temps d'expérimentation, advient celui des réalisations, des productions, celles qui rencontrent un public, en Lorraine, en France et au-delà. C'est à ce titre que le Festival a su nouer au fil des années des partenariats avec de nombreux centres dramatiques, lieux de création et de diffusion. Entre la Mousson et ses théâtres partenaires, se crée un lien d'échange et de réciprocité qui doit perdurer et se renforcer. Car la raison d'être d'un texte, c'est de devenir théâtre. Et la raison d'être d'un théâtre, c'est de faire résonner la parole des auteurs de son temps.

Michel Didym.

Rédaction: Olivier Goetz,
Charlotte Lagrange, Libya Senoussi
Graphisme : Florent Wacker



Une exposition qui porte ses fruits

PORTRAITS D'AUTEURS EN MOUSSON D'ÉTÉ

Réalisation Éric Didym et Catherine De Rosa

L'exposition qui marque le lancement officiel de la Mousson. Un travail à quatre mains. Éric Didym, photographe, et Catherine de Rosa, plasticienne. Quatrième année de collaboration. Les auteurs de l'année précédente ont été capturés sur le thème de l'Alchimie.

« Entre nous, il y a un rapport spirituel et, cependant, non-religieux. » Ainsi se présente le duo artistique composé d'Eric Didym, photographe, et de Catherine de Rosa, plasticienne, qui réalise, comme chaque année, une exposition de portraits des auteurs présents à la Mousson l'année précédente. Après avoir choisi un thème, ils réfléchissent ensemble à la scénographie qui accueillera leurs modèles. Eric prend les photographies que Catherine retravaille, après coup, faisant de ces clichés originaux des pièces uniques. Un travail long et délicat, plus de vingt heures par photo. C'est une véritable alchimie qui s'opère, visant à transformer le plomb de la banalité en œuvre d'art, c'est-à-dire, en or. L'être à quatre main nous confie « Ce qui était amusant, c'était de travailler sur des auteurs très contemporains sur un thème très ancestral comme celui de l'alchimie »

METTRE EN VALEUR LES AUTEURS AUTREMENT

Habituellement invisibles, les auteurs font, exceptionnellement, l'objet d'une exhibition. Catherine nous explique qu'il s'agit de prendre « un temps d'intérêt pour l'auteur, une vraie forme de reconnaissance pour leur travail. Les mettre en valeur autrement, par leur image, au même titre que des acteurs… ».

Voici l'unique recommandation qui a été donnée : « Vous êtes alchimiste, posez !». Eric Didym préfère les attitudes naturelles : « Si on leur demande de sourire, on pervertit la réalité. On ne fait pas des photos pour « Vogue » ou pour de la communication… ».
Malgré la fraîcheur qui régnait, l'an dernier, dans l'Abbaye, la majorité des auteurs est torse nu. Il ne ne s'agissait pas de faire croire à une improbable canicule mais d'éliminer tout élément qui aurait permis de situer temporellement les images. « Rassurez-vous, on ne les oblige pas à se déshabiller, plusieurs alternatives restent possibles… »

L.S.



Temporairement contemporain

MODE D'EMPLOI

Temporairement Contemporain est un petit journal « cousu main ».

Il n'a d'autre ambition que d'accompagner, au quotidien, le déroulement de la Mousson d'été. Ni tout à fait nécessaire, ni tout à fait superflu, ce *vade-mecum* du spectateur entend surtout offrir, outre le programme complet et actualisé de la journée, quelques renseignements sur les textes mis en lecture et un minimum d'informations sur leurs auteurs.

Composé dans l'urgence, et au fur et à mesure du déroulement de la manifestation, ce journal se risque à poser quelques questions, à recueillir quelques réponses, et à témoigner ainsi, modestement, de ce qui se produit ici et maintenant.

Pour la petite équipe en charge de la rédaction, de la mise en page et du façonnage du journal, le défi consiste donc à suivre, en temps réel, l'ensemble d'une programmation intense et copieuse, sans toutefois oublier d'insérer à l'occasion, quelques intermèdes, tels ces souvenirs « Au fil de l'eau », recueillis auprès de ceux qui sont déjà venus, à une ou plusieurs reprises, et à qui l'on a demandé de raconter les moments les plus frappants qu'ils ont vécus ici. Ou, encore, cet abécédaire échappé d'un dictionnaire du théâtre contemporain d'autrefois, celui du XIXe siècle, au ton délicieusement archaïque…

Nous espérons que ces quelques pages ne paraîtront, à nos lecteurs, ni trop graves ni trop futiles. Elle constitueront peut-être l'aide-mémoire d'instants précieux mais fugitifs, car le théâtre contemporain a besoin de se souvenir des événements qui forment, d'ores et déjà, son histoire…

L'édition « papier », réservée aux personnes présentes, est relayée, sur Internet, par une édition numérique (sur le site www.meec.org). Le *Temporairement contemporain* trouve ainsi un retentissement qui dépasse largement la clôture de l'Abbaye…

La Rédaction

Souvenirs, anecdotes, et récits de moments forts récoltés de ci de là

AU FIL DE L'EAU

Mon meilleur souvenir de Mousson c'est *Yacobi et Leidenthal* au caveau. C'était la première mousson et la découverte de Hanock Levin Et puis il y a eu une rencontre : On a créé le spectacle avec Michel, on l'a tourné avec Christine Murillo et Philippe Faure. C'était un moment que j'avais vraiment beaucoup aimé. Et aussi, il y avait les bœufs avec Johann Riche…
Charlie Nelson

Stéphanie Béghain l'année dernière dans *Le ciel dans la peau* d'Edgar Chias. Voilà, le plus beau souvenir, c'est qu'une actrice se soit donnée autant alors qu'elle avait très peu de temps de répétition pour faire entendre un texte. Je me souviens d'avoir vécu un moment dense qui m'a beaucoup bougée et en même temps, je n'ai plus aucun souvenir de ce que ça raconte, ni de la langue, c'est vraiment le souvenir d'un moment.

Maya Bocquet

Les tournois de foot. Les techniciens contre les auteurs. La technique mettait des projecteurs à chaque angle du terrain. On faisait ça sur la cour d'honneur. Et en haut de l'escalier, Johann Riche faisait de l'accordéon. Ça se faisait la nuit. Parfois jusqu'à huit heures du matin. Au petit déjeuner, tu voyais arriver des gens plein de terre…

Fabrice Burgy

Le Baleinié, debout sur les tables à la cantine, inauguré par la chanson d'Hugues Aufray « c'est un fameux trois mâts ». C'était au beau milieu du repas. Il y avait Christine Murillo, Jean-Claude Leguay et Grégoire Oesterman.

Jean Balladur

Alors que j'étais venu pour faire l'auteur, j'ai été recruté tout de suite comme musicien, c'est-à-dire pour jouer au pied levé avec les autres musiciens, Philippe Thibault, Franck Séguy et Jacques Bouniard. On a fait la mise en musique d'une lecture. Mais au moment où elle a commencé, on ne savait pas ce qu'on allait jouer, quand on allait jouer, on n'avait pas lu le texte et on n'avait pas le texte. C'est très formateur !
Après ça, tu peux faire face à pleins de situations.

David Lescot

Propos recueillis par C.L.

Par delà le bien et le mal

OUSSAMA CE HÉROS

Texte de Dennis Kelly
Texte français de Philippe Le Moine

Ce n'est pas la première fois que la Mousson d'été découvre Dennis Kelly. *Débris*, en 2007, avait déjà provoqué le rire jaune par son humour noir. La première scène racontait la tentative d'autocrucifixion d'un père dans ses moindres détails, des détails aussi morbides que désopilants... Ce n'est pas non plus la première fois qu'Alexandre Plank, réalisateur pour France Culture, met en onde son écriture. En juin de cette année, il avait présenté *Love and Money* au Théâtre de la Ville dans le cadre des « Chantiers d'Europe ». Et, cette année encore, Olivier Werner mettait en scène un autre texte de Dennis Kelly : *Occupe-toi du bébé* au Théâtre de la Colline. Autant dire que le dramaturge anglais, déjà reconnu outre-manche, commence à bien se faire entendre dans notre langue.

Et cette fois-ci, c'est avec un titre qui provoquerait l'ensemble du monde occidental qu'il revient. *Oussama, ce héros* a été écrit avant la mort d'Oussama Ben Laden. Mais qu'importe, dans l'imaginaire de Gary, quinze ans, Oussama serait aussi mort en héros ! Car Gary tente de comprendre le monde, et ce, avec les outils qui sont à sa portée. Parmi eux, la télé, la radio, et internet, trois médias qui, sans oreille ou regard critiques peuvent porter un ado à des réflexions tout à fait étonnantes et, plus précisément, non-conformes à la *doxa*. Comme s'il ne possédait pas les notions généralement admises du bien et du mal, Gary est capable de proposer l'assertion suivante : « tout est question de point de vue ; tuer deux mille personnes n'est pas forcément mal, ça dépend juste de quelles deux mille personnes il s'agit ». Avec la même inconséquence, il présente Oussama Ben Laden comme « un héros contemporain, source d'inspiration pour des millions de gens ». Mais l'opinion générale ne se laisse pas contredire trop longtemps. Surtout dans un quartier organisé en construits sociaux où chacun peut regarder son voisin depuis sa lorgnette et derrière son rideau. Surtout dans un quartier qui, victime du chômage, sera plus propice à l'éclosion de discours populistes.

Dennis Kelly installe l'histoire de *Oussama, ce héros* dans un quartier fait de barres d'immeubles sans construire une narration classique. La première partie entrelace trois formes de discours : un dialogue de Francis et Louise, frère et sœur, mêlé à un monologue de Gary qui s'apparente à une présentation aux spectateurs, puis à une forme d'interview télévisée du couple de Mandy et Mark. Dennis Kelly joue si bien de l'implicite qu'il réussit à retarder minutieusement l'information principale des dialogue, monologue et interview. Le conflit entre Francis et Louise dessine un couple de personnages dont l'un serait plus sanguin et l'autre plus raisonné. Mais on ne connaît l'objet de leur différend que longtemps après. Or, cet objet est précisément ce qui va relier les cinq personnages : l'explosion des garages du quartier. La découverte de cette information s'amorce progressivement comme une bombe à retardement qui explose littéralement à la fin de la première partie puisque, cette fois, c'est le garage de Mark qui est incendié. Et la forme dramatique de la pièce en est aussitôt modifiée. Les personnages se regroupent autour de Gary, ligoté dans le garage en ruine de Mark, pour lui faire avouer l'attentat terroriste qui a pris pour cible les garages.

Dennis Kelly décortique la mécanique de l'élection du bouc-émissaire. Avec ses propos déroutants sur Oussama Ben Laden, Gary est l'incarnation parfaite du terroriste. La preuve de sa culpabilité réside précisément dans le fait qu'il est un adolescent perdu, né de mère alcoolique, et dont la recherche de sens pourrait l'amener à rejoindre un mouvement religieux extrémiste. Gary lui-même en aurait convenu puisque parmi les nombreux raccourcis pris par son imaginaire prolifique, lui était venu à l'esprit : « Tiens, il faudrait que je rentre dans une secte ». Autant dire qu'il a donné le bâton pour se faire battre à ses agresseurs justiciers qui, malheureusement, se contentent d'étudier le profil type du terroriste plutôt que les preuves de l'acte criminel : « Avec les terroristes, on a besoin d'aucune preuve. Si tu nous dis que c'est toi, on te laisse partir ». Mais c'est là que les choses se corsent. Car, comment croire un si parfait accusé qui ose nier ses actes en bloc ? Alors commence la torture, qui se mêle à son proche parent la barbarie. Sous l'étendard de la justice, la violence se répand comme une traînée de poudre. Et le terrorisme n'est plus là où on le délimitait avec tant de certitudes rassurantes. En faisant de Gary leur victime expiatoire, les trois adultes deviennent précisément les terroristes. Dans le microcosme d'un quartier, ce retournement fait écho à de trop nombreux évènements récents, de Guantanamo à l'Irak en passant par Abou Ghraib. Critique acerbe de notre époque, Dennis Kelly mène sa fiction comme La Fontaine menait en son temps ses fables didactiques. Et si l'on croyait pouvoir se distinguer des animaux malades de la peste contemporaine, on se trompe fortement. Car il travaille ses personnages tout en contradictions. Celle qui voulait calmer son frère s'avère une des plus sanguinaires, celui qui doutait de la culpabilité de l'ado lui assène pourtant les coups de marteaux au visage et celui qui se faisait le plus virulent chavire au premier coup réellement porté.

Et pour esquisser la morale de sa fable, Dennis Kelly rompt à nouveau avec la forme dramatique qu'il avait provisoirement instaurée. Les trois personnages adultes se racontent l'un après l'autre à travers des évènements qui semblent au premier abord déconnectés de la barbarie que leur union avait produite. En bon maître du contrepoint, l'auteur nous surprend à déplier la recette du saumon teriyaki dans la bouche de Mark. Mais la chair rose et tendre du poisson qui se détache aisément sous les baguettes de Mark a un arrière-goût de viande humaine pour le spectateur marqué par l'horreur des évènements passés. C'est encore une bombe à retardement que l'auteur glisse dans les récits de ses personnages en préparant de manière lancinante le moment où chacun, de son côté, se fera assaillir par les larmes. Il crée un entrelacement progressif et rythmique des différentes paroles qui culmine en une choralité proche de l'oratorio. Et les larmes surgissent au détour d'un rire, d'un soulagement ou d'une petite brûlure, comme si chaque personnage se reconnectait finalement avec ses propres émotions.

Gary, 15 ans, et Mandy 16 ans, ont une place à part dans *Oussama, ce héros*. Leurs récits placés respectivement au début et à la fin de la pièce délimitent le cadre de l'histoire. Comme dans *Débris* où la narration était dévolue aux deux orphelins, le regard des enfants semble privilégié par Dennis Kelly comme un lieu d'où il pourrait mieux voir le monde des adultes : l'observer, le rapporter minutieusement et le fictionner sans jamais le surplomber ni en tirer des leçons. Leur regard n'est pourtant pas le lieu de la naïveté, ni même de cette vérité sensée sortir de la bouche des enfants. Au contraire, il est le reflet encore mal digéré du monde qu'ils occupent. Et la pilule qu'ils semblent n'avoir pas encore avalée est celle de la langue de bois. Malgré eux, ils transgressent des tabous en disant des choses qui ne sont pas considérées comme bonnes dans notre époque inquiète. Mandy est la seule à parler de son état à la sortie du garage. Gary est le premier à oser évoquer l'attentat des garages. Ils sont tous deux dans une forme de sincérité qui les met en danger face aux adultes. Mais c'est cette sincérité que l'auteur sauve à travers eux, comme pour se redonner le droit de parler en dépit du bien et du mal, en dépit d'une morale bien-pensante, et au-delà de la langue de bois.

C.L.



Alexandre Plank, Metteur en lecture de « Oussama, ce héros »

C'est la deuxième fois que tu t'attèles à un texte de Dennis Kelly, qu'est-ce qui t'attire chez cet auteur ?

Dans *Oussama, ce héros*, un personnage dit « ce que je voudrais faire plus tard, c'est être pathologiste ». Et Dennis Kelly l'est justement. Il fait une observation clinique des êtres humains dans leur brutalité, sans les juger. Et ce qu'il montre, c'est un mimétisme inéluctable : comment dans une société où on laisse exister Guantanamo ou Abou Graib, on ne peut s'étonner de voir jaillir des actes de violences individuels. Dans le sous-texte, il y a toujours la télévision qui parle à travers les personnages. Mais c'est très malin parce qu'il ne dit pas du tout que la nature humaine aurait été corrompue par la société. Il dit seulement que le monde va servir de déclencheur.

Quel regard porte-t-il alors sur la nature humaine ?

La violence est déjà contenue dans ses personnages. Dans la première partie, Francis veut faire la peau à quelqu'un. Au départ, son choix est porté sur Mark parce qu'il a quitté sa femme pour une gamine. Et l'explosion du garage lui fournit une raison de laisser rejaillir sa violence sur Gary. Mais finalement, aucun des personnages n'a de réelle raison de torturer Gary. Ce sont des gens en attente de violence et qui prennent inconsciemment modèle sur le terrorisme, la torture et leurs pères. Schématiquement, on a la première partie qui serait une critique de la télé et des violences. Puis une seconde partie où Dennis Kelly montre que l'humain prend modèle sur ce qu'il voit à la télé. Et une troisième partie où il montre que l'humain est mauvais en-soi.

Cette troisième partie est surprenante, est-ce qu'on peut dire qu'il y a un dénouement ou une morale de l'histoire ?

Dans cette troisième partie, on voit que le meurtre leur a permis d'extérioriser l'instinct de mort d'une civilisation. Mais il n'est pas question de rédemption ni de moralité. Parce qu'il n'y a pas de prise de conscience. Dennis Kelly passe par la parabole, par les rêves mais les personnages en sont seulement traversés. Le mal est beaucoup plus profond. Finalement, il a un discours assez essentialiste : le mal précède l'existence. Il est aussi fataliste que Houellebecq pour qui l'homme est fait pour le mal. Quoi qu'on fasse, il y a quelque chose de noir au fond.

Propos recueillis par C.L.

Conférence en décalé

CONTRE LES ACTEURS DU THÉÂTRE CONTEMPORAIN

Entretien avec David Lescot

Quel va être l'objet de votre conférence ce soir ?

Je pense que nous sommes dans une manifestation consacrée au théâtre contemporain, une manifestation extrêmement prestigieuse qui a un rayonnement international et existe depuis un grand nombre d'années. Or, il y a une grande hypocrisie à ne jamais remettre en question ce genre de théâtre, ce genre d'esthétique à l'intérieur de ce type de manifestation. Je pense que c'est un signe de santé démocratique de laisser à l'intérieur d'un festival comme celui-là, une parole qui puisse aussi soulever les défauts, les erreurs, les aberrations d'un tel théâtre. Je remercie d'ailleurs les organisateurs de ce festival d'avoir eu l'honnêteté de faire une place à ce type de parole non consensuelle.

Vous avez déjà fait une conférence sur l'esthétique du théâtre contemporain, en quoi la question des acteurs est-elle centrale ?

Je crois que le théâtre contemporain, c'est un tout. Qu'il faut dénoncer l'esthétique mais aussi les auteurs, mais aussi les acteurs, et également le public qui est extrêmement complaisant et à mon avis totalement égaré. J'ai proposé de faire une conférence contre les auteurs du théâtre contemporain. On m'a dit que ce serait probablement mal perçu. J'ai alors proposé de me rabattre sur le thème des acteurs.

N'appréhendez-vous pas les réactions que pourraient avoir les acteurs présents à la Mousson ?

Je crois qu'on est à la veille d'un grand moment politique dans notre pays. Je pense que le débat, la controverse, se confronter à un adversaire intellectuel, c'est de toute façon une chose à laquelle on va être confronté dans l'année qui vient. C'est profitable et je ne crains absolument pas les réactions des uns et des autres. S'il se trouve que je suis pris à partie ou vilipendé, ce sera au contraire le signe que la critique a porté.

Peut-on dire de votre posture qu'elle est politique ?

C'est politique, c'est esthétique, c'est éthique. C'est critique, scientifique. C'est tout sauf ésotérique.

Propos recueillis par C.L.

Des histoires qui finissent très mal

CONTRE L'AMOUR

Texte de Esteve Soler
Texte français de Alice Dénoyers



Contre l'Amour, que nous découvrirons au cours de deux séances de lecture, compose, avec *Contre le progrès* (Mousson 2009) et *Contre la démocratie* (créé cet été à Barcelone), le triptyque provocateur du jeune auteur catalan, Esteve Soler. Le texte de ce volet central est, lui-même, composé de sept « pièces burlesques », courtes fables sans autre lien entre elles que la place, toujours négative, qu'elles accordent à « l'amour ».
Parmi les situations mises en scène :

- la demande en mariage d'une princesse, par un paysan, dans un théâtre de marionnettes
- le dialogue de deux vieux cosmonautes, sur une planète désertique (ils envisagent de faire un enfant…)
- les confidences, à son amie, d'une femme littéralement possédée par son « ex »…
- la confession, dans une sorte de réunion thérapeutique, d'un directeur de casting de cinéma porno…

Les histoires sont courtes, synthétiques, implacables. Elles laissent le spectateur patauger dans son malaise car, de façon générale, ces histoires d'amour finissent vraiment très mal. L'amour y apparaît, successivement, comme une drogue, un parasite, un chantage, un acte de cruauté, une transaction commerciale, etc. Néfaste, de toute façon, et dans tous les cas.
L'atmosphère fantastique dans laquelle baignent ces sept tableaux reste, cependant, douloureusement concrète.
On croit sentir passer, sur ces micro-drames, le souffle de textes comme *La Glu* de Richepin, *La Métamorphose* de Kafka, *Le Dibbouk* d'An-ski, on se rappelle également les images de certains films de Buñuel ou de Cronenberg…
On peut aussi penser à ces scènes, si étonnamment cruelles, du théâtre élisabéthain ou du siècle d'or espagnol, si ce n'est que la violence baroque de celles-ci est généralement compensée par une vision cosmique ou métaphysique radicalement absente de l'univers de Soler…
Si toutes ces références, et bien d'autres encore, existent, manifestement, dans l'esprit de l'auteur, elles n'exercent jamais, dans l'usage qu'il en fait, aucune pesanteur.
L'humour est d'autant plus noir qu'il flotte librement, de manière volontairement absurde, au point de convoquer, cette fois, le spectre d'un Samuel Beckett…

Se positionner pour ou contre l'amour en général n'a, de toute façon, aucun sens. Car, au fond, l'amour n'existe que dans les discours qui le véhiculent. Il est plus ou moins bien perçu selon les circonstances historiques et les modes culturelles. En dehors d'un contexte précis, impossible de se positionner sur l'amour… Aussi, l'objet de Soler n'est certainement pas de faire passer un message existentiel ou philosophique. Son texte met en scène des situations brutales et directes dans le seul but d'atteindre un certain niveau d'efficacité *spectaculaire*. L'écriture ne s'embarrasse ni de vraisemblance, ni de psychologie ; elle vise une cible qui est spécifiquement et purement théâtrale.
C'est à la scène de fournir les véritables clefs de lecture de *Contre l'amour*. Que fera-t-on de cette écriture pince-sans-rire ? Que deviendront ces situations invraisemblables ? ce pessimisme sans concession ? Autant de questions qui trouveront, peut-être, leur réponse sur le plateau… Mais, là encore, pas d'univocité. *Contre l'amour* va être représenté, en deux temps, avec deux distributions différentes. Une expérience passionnante pour qui s'intéresse à la question de l'interprétation (dans tous les sens du mot). *Contre l'amour* pose une vraie question au théâtre.

Esteve Soler est né à Barcelone en 1976.
Il a étudié à l'Institut de Théâtre de Barcelone et à la Sala Beckett, où il enseigne aujourd'hui. Depuis 2008, la trilogie composée de Contra el progrés, Contra l'amor et Contra la democràcia a été traduite en six langues et mise en scène dans une trentaine de versions partout dans le monde (Vénézuela, Suisse, Grèce, Chili, Allemagne….).

O.G.